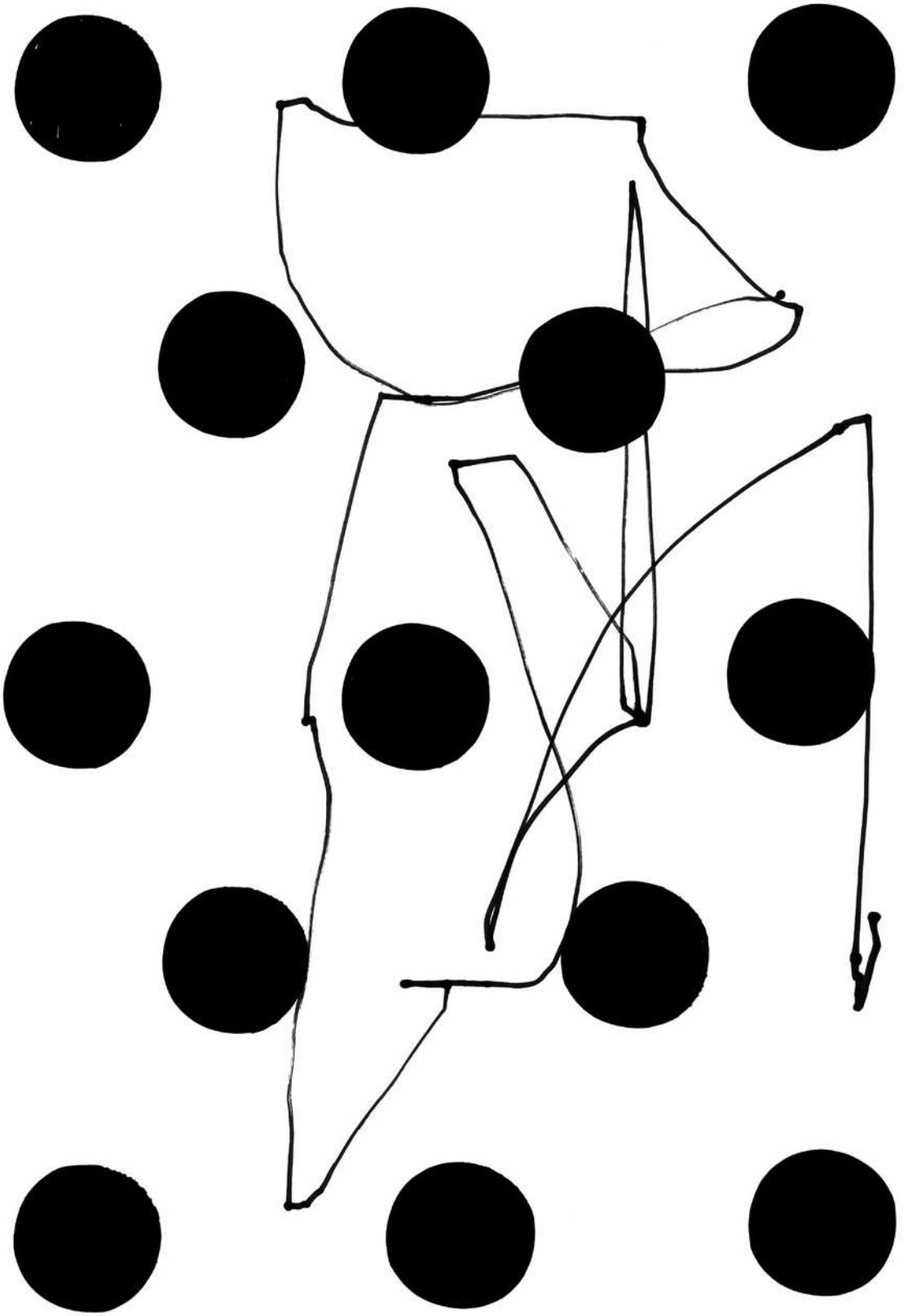
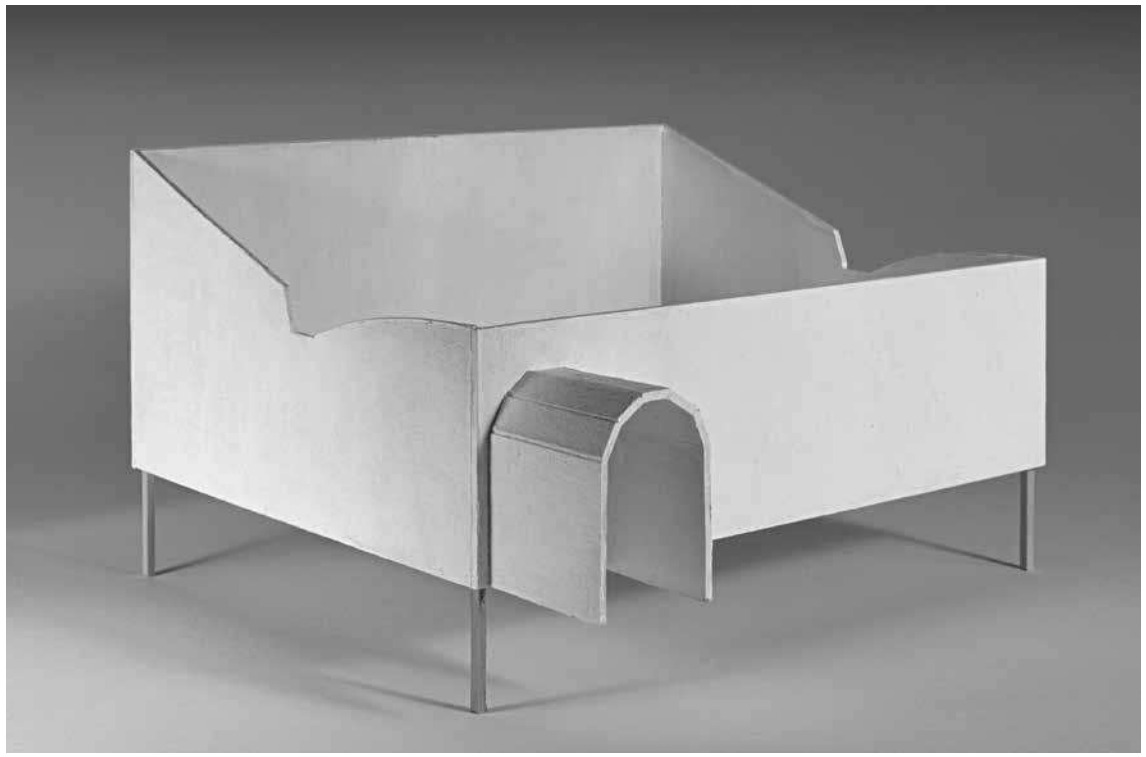
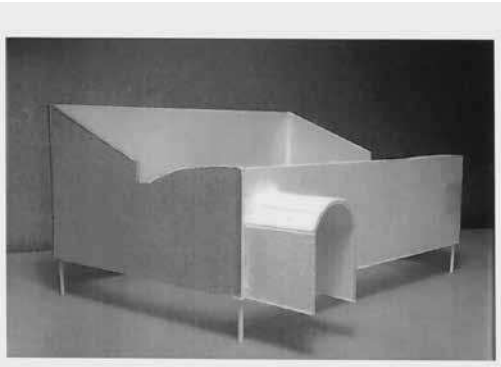
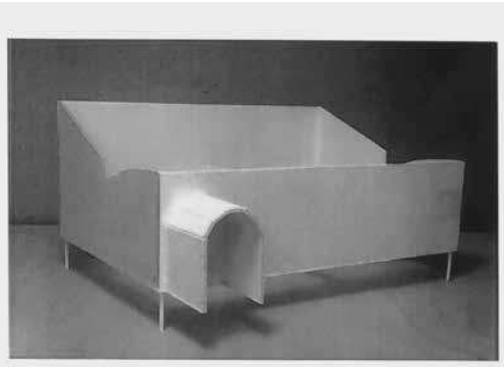
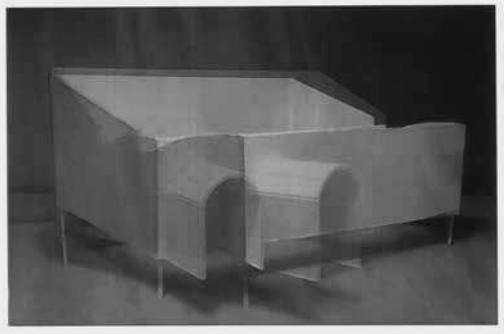
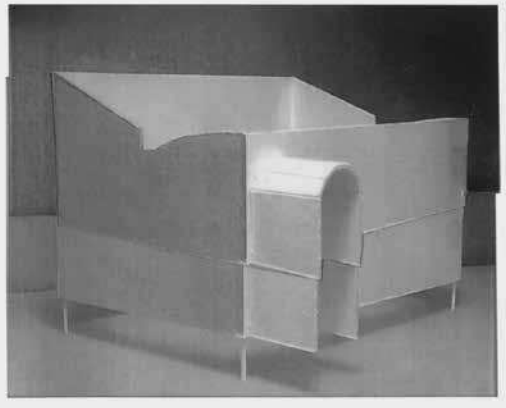


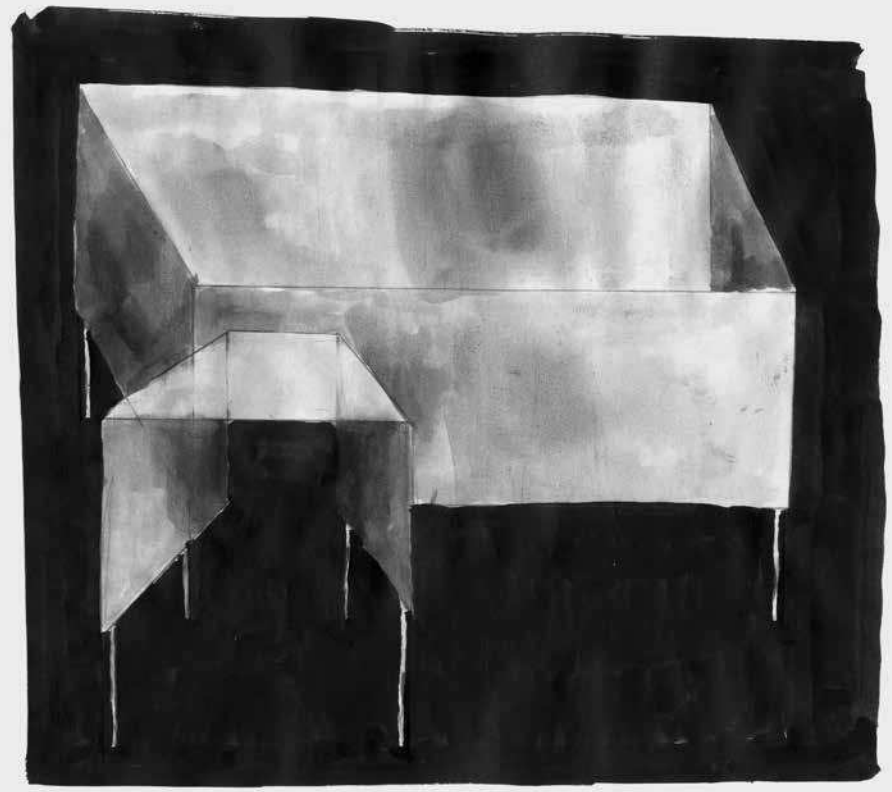


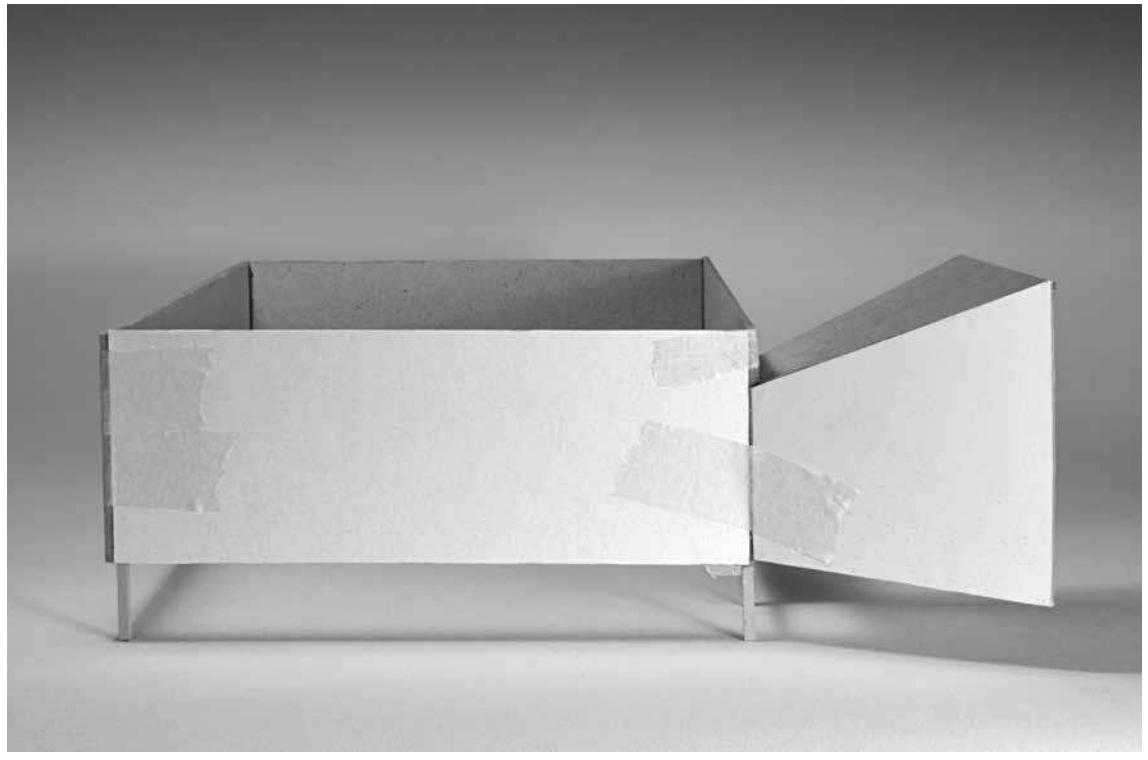












IN HERE

I

For as long as I can remember I have been sceptical of the cosmos. By the age of four or five I had what I felt was an understanding of all-there-is. Yes I do mean what you — in your ignorance! — might call the universe, or the cosmos. Or reality! I have my reasons for not using those words.

My father pointed his finger at the white painted plaster ceiling of my bedroom and explained that God was up there, watching over us. What that gesture impressed on me was not the Godly 'up there', as he meant it, but a sense of the interior as the location of experience. After that there were countless nights that I lay on my bed gazing at — not beyond — that ceiling's underappreciated surface. I was growing inside this space. It shaped the products of my thinking indifferently, like a mould.

II

The time and place in which we are born, in relation to the tragic cycles of human knowledge, makes us naturally receptive to certain ideas. Like many boys, I suppose, I longingly read books of adventure and exploration. Journeys to the unknown, to the poles and peaks and caves of the earth. What fascinated me was never the wonder or the severity of these new environments, nor the heroic endurance of their explorers. It was the stories themselves and their mechanisms. Stories act directly on the minds of their readers, compelling them to further the journeys of the storytellers. Stories relieve the daunting burden of the unknown, scaling it down until it becomes accessible by small, incremental moves.

One summer — my tenth? — my father gave me his copy of the painted book. I called it that because its dust jacket was printed allover with an image of watery black abstract brushwork, and because I didn't like its title in my mouth or in my thinking. To obscure that word I removed the jacket, turned it inside-out and slid it carefully back inside the brittle yellowing film that my father used to protect all of the books in his library. He told me that I would never find another story like it. I think he had timed his offering quite deliberately. He said the history of looking for all-there-is was like the growing, living awakening of childhood. I am grateful to him for that idea. In those pages I read of phases in history when appreciation of all-there-is was fully awake and alert, only for senses to strain and tire, and fall back into primitive dreams.

III

In my dreams I am that boy, living that summer. I am standing at the coast looking out across the water, up into the sky, and down at hardly discernible pixels of sand. I kneel and cup water in my hands, accidentally catching an island of driftwood that spins, gently afloat in my sea.

That image is my souvenir. Like the primitive men, I can use it as a piece of my all-there-is. It encourages me to look around and believe in what I see.

Don't believe that I am claiming any privileged insight. As I said, I was just receptive. At first I even thought the stars were hanging from the sky! Only later did I notice that they are in fact tiny holes. I remember those few precious, delirious seconds, too. I woke in the night, the painted book resting open on my chest. I scanned the blue-black overhead, and found it punctured by spots of bright light. Gradually the whole surface of the night slid away, like the lids of my eyes, and I saw light everywhere. It was dawning on me that we occupy an inner space, covered and uncovered by the humble rhythms of sleep.

IV

My father's face was profoundly asymmetrical. This became exaggerated as he aged. It was as if his two eyes had seen different things, channeled different experiences, while his mind scrambled urgently to reconcile them. The effort must have been exhausting. His image oversees the way I look at people even now.

Is that enough to explain why his timing was wrong? It was too soon for me to read the painted book. I was living and reading too impressionably, without the proper respect for knowledge and its order. Those impressions became instinctive to me. Too deeply felt for him to undo intellectually. My fascination with what he considered primitive things disappointed him, professionally and personally. Our relationship never recovered.

ICI

I

D'aussi loin que je m'en souvienne, le cosmos m'a toujours laissé sceptique. À l'âge de quatre ou cinq ans, je me croyais capable de comprendre le grand-tout. Oui, je parle de ce que vous — ignorants que vous êtes ! — appelez l'univers ou le cosmos. Ou la réalité ! J'ai mes propres raisons de ne pas employer ces termes.

Mon père me montrait du doigt le plâtre blanc recouvrant le plafond de ma chambre en m'expliquant que tout là-haut, Dieu veillait sur nous. Ce geste ne m'a pas inculqué la présence d'un « là-haut » céleste comme lui l'entendait, mais donné l'intuition que l'intériorité était l'espace privilégié de l'expérience. Par la suite, j'ai passé d'innombrables nuits, allongé sur mon lit, à contempler ce plafond méconnu — sans regarder plus loin. Je grandissais dans cet espace. Il a façonné indifféremment les produits de ma pensée, comme un moule.

II

Notre date et notre lieu de naissance, à l'aune des cycles tragiques du savoir humain, nous rendent naturellement réceptifs à certaines idées. Comme beaucoup de jeunes garçons, j'étais un fervent lecteur de récits d'aventures et d'explorations. Des expéditions dans l'inconnu, dans les pôles, sur les sommets et dans les profondeurs de la terre. Ce n'étaient ni les merveilles ou la gravité de ces nouveaux environnements, ni les exploits héroïques des explorateurs qui me fascinaient. C'étaient les histoires en tant que telles et leurs mécanismes. Les histoires agissent directement sur l'esprit de leurs lecteurs et les poussent à poursuivre le périple de ceux qui les racontent. Les histoires soulagent du lourd fardeau de l'inconnu et en réduisent l'échelle jusqu'à ce qu'on puisse y accéder progressivement, à petits pas.

Un été — mon dixième ? —, mon père m'a donné son exemplaire du livre peint. Je l'avais appelé ainsi à cause de l'illustration sur la jaquette, une peinture abstraite d'un noir aqueux en pleine page, et de son titre, que je n'aimais entendre ni dans ma bouche, ni dans ma tête. Pour occulter ce mot, j'ai ôté, retourné, puis soigneusement replacé la jaquette à l'intérieur du couvre-livre fragile et jaunissant que mon père utilisait pour protéger tous les ouvrages de sa bibliothèque. Il m'a dit que je ne lirais jamais une histoire semblable. Je le soupçonne d'avoir choisi délibérément le moment de m'offrir ce cadeau. Il m'a dit que l'histoire de la quête du grand-tout était semblable à la croissance et à l'éveil de l'enfance. Je lui suis reconnaissant de cette remarque. Dans ces pages, je lisais des passages sur des périodes historiques marquées par une compréhension du grand-tout pleinement consciente et alerte, avec pour seule conséquence un état d'hébétude qui me replongeait dans des rêves primitifs.

III

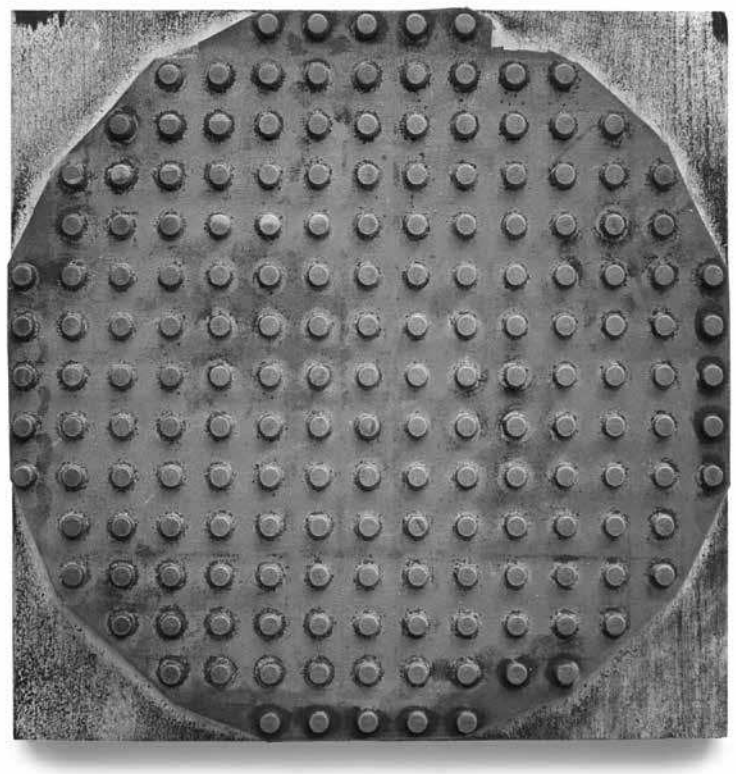
Dans mes rêves, je suis ce garçon, cet été-là. Je suis sur le rivage, le regard tourné vers l'eau, le ciel, et des pixels de sable à peine perceptibles. Je m'agenouille pour recueillir de l'eau dans le creux de mes mains, en attrapant accidentellement un îlot de bois flottant qui tourne sur lui-même calmement dans ma mer. Cette image, c'est mon souvenir. Comme les hommes primitifs, je peux en faire un fragment du grand-tout. Il m'invite à regarder autour de moi et à croire ce que je vois.

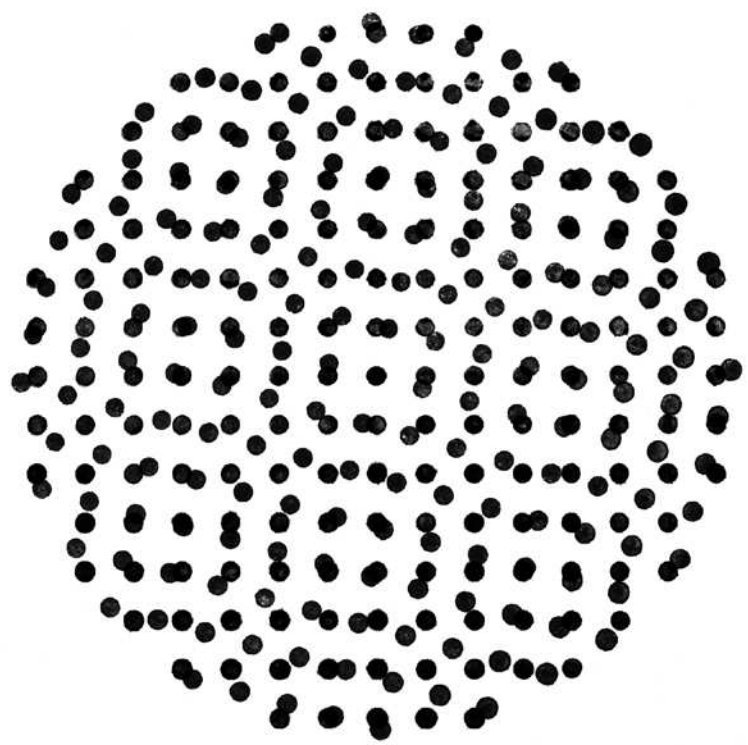
N'allez pas croire que je prétends détenir quelque savoir privilégié. Comme je l'ai dit, j'étais simplement réceptif. Au départ, je pensais que les étoiles étaient suspendues dans le ciel ! J'ai mis du temps avant de découvrir qu'elles étaient en réalité des trous minuscules. Je me souviens aussi de ces quelques secondes précieuses et délirantes. Je me réveille en pleine nuit, le livre peint ouvert sur ma poitrine. J'inspecte le bleu nuit au-dessus de moi, et je remarque qu'il est perforé de points lumineux. Petit à petit, toute la surface de la nuit s'éclipse, comme mes paupières, et je vois de la lumière partout. Je me suis progressivement rendu compte que nous occupons un espace intérieur, tour à tour couvert et découvert par les humbles rythmes du sommeil.

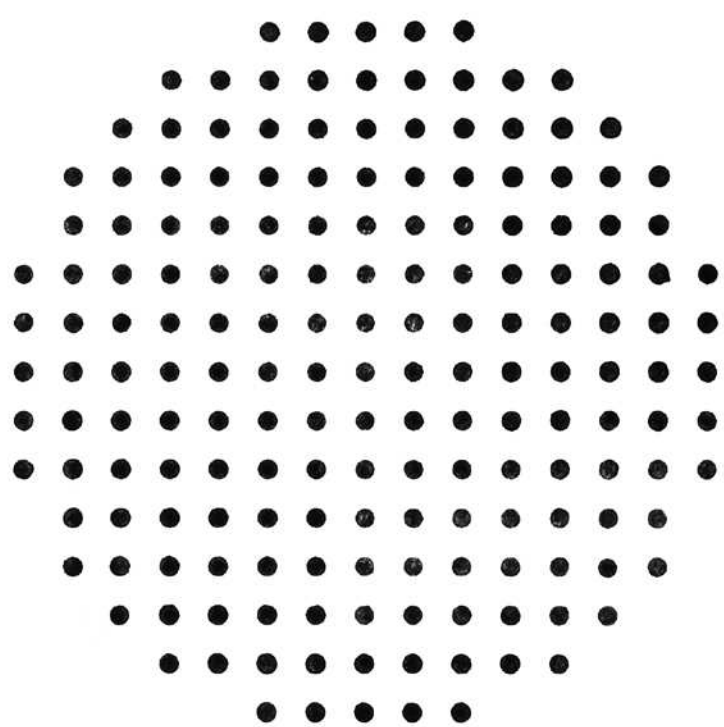
IV

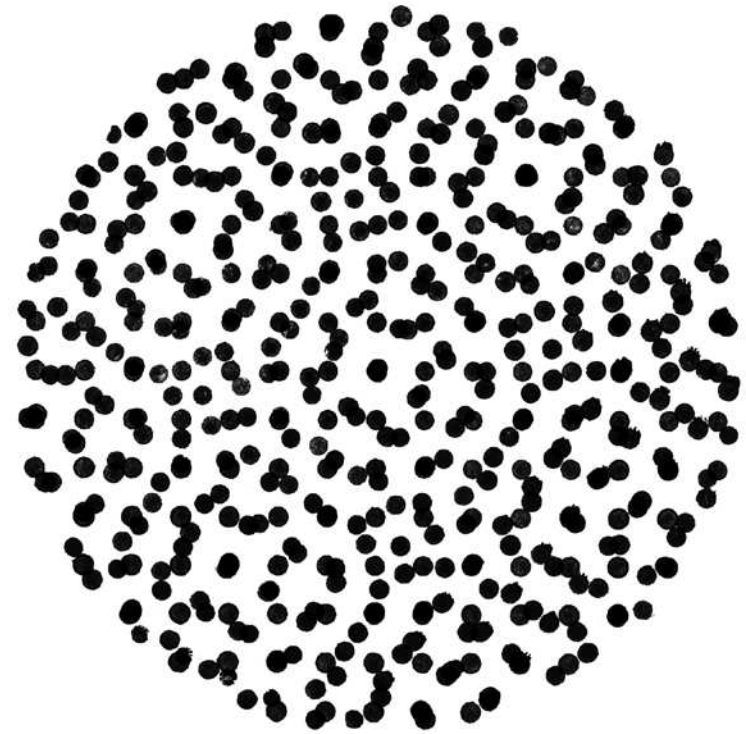
Mon père avait un visage profondément asymétrique. Caractéristique qui s'est exacerbée en prenant de l'âge. C'était comme si ses deux yeux avaient vu des choses et interprété des expériences différentes que son esprit s'évertuait frénétiquement à réconcilier. L'effort devait être épuisant. Son image dicte jusqu'à ce jour la manière dont je regarde les gens.

Est-ce suffisant pour expliquer pourquoi il avait choisi un si mauvais moment ? J'étais trop jeune pour lire ce livre peint. Dans ma vie comme dans mes lectures, j'étais trop impressionnable, dépourvu du respect approprié envers le savoir et ses règles. Ces impressions sont devenues des instincts. Je les éprouvais trop profondément pour qu'il parvienne à les défaire intellectuellement. Ma fascination pour ce qu'il considérait comme des choses primitives le décevait, aussi bien professionnellement que personnellement. Nos relations ne s'en sont jamais remises.









DEVICES

I

Picture the inventor of the telescope as he first presents his eye to the device. Sickening disappointment grips him. He feels unable to withdraw. He becomes bound to the device. A kind of telescope-man. He cannot let go of all that work, done in the inspired belief that all-there-is would be in there, offered up like some elusive animal caught and caged. He was to be the first one to look directly at it in its fullest resolution. In his fantasies he had even allowed himself to rehearse how he would describe it. He would begin by telling of the leaps of imagination and ingenuity that his invention required of him. The problems he had overcome. All about him!

Instead the duplicitous device made him think that all-there-is was farther away, and bigger, more intricate and fractal than he was prepared for. And it was moving: either too slowly or too quickly for the device to faithfully report to him. If only he could have taken this rejection with humility!

II

Primitive men understood all-there-is manifestly. The mental landscapes they explored were exact replicas of all-there-is. Only later did they allow devices to corrupt their vision. Devices are makers, not seers. Devices only reproduce the images programmed by their designers.

A device designed to determine the highest altitude at which a human can breath air reports the exact elevation of the highest known peak on the earth. Is it a coincidence? No, the device makes the place! If someone could tell a believable story of a higher peak then the device would be recalibrated immediately to the dimensions of that new mental landscape.

Telescopes are devices for poking smaller and smaller holes in the surface of the blue-black sky. Torches are devices for projecting circles of day onto night. Lenses are devices for puckering and bloating buildings. Microscopes are devices for making finer and more grotesque hairs on the smooth body of an insect. And so on. Particle colliders may be different. Particle colliders seem to be devices for making the tiniest imaginable bits of things twitch in time with the blinking of the human eye. As you blink they move! Could such an elaborate device really exist just to point out the pitiful limits of human imagination?

All this because of telescope-man. Unable, or unwilling, to reflect on his own limits, he resolved to build a bigger telescope. Idiot. His vanity continues to be compounded in these many and more complex devices. A more optically advanced microscope. A more sophisticated lens. A faster particle collider that will require the labour of ten thousand scientists to construct! This is how devices reproduce themselves. Meanwhile the collective mind again sinks back into dull, passive dreaming.

INSTRUMENTS

I

Imaginez l'inventeur du télescope au moment précis où il regarde pour la première fois à travers la lentille de son instrument. Une déception abjecte s'empare de lui. Il est incapable de s'en détacher. Il est arrimé à l'instrument. Une sorte d'homme-télescope. Impossible d'abandonner tout ce travail né de la conviction inébranlable qu'il dévoilerait le grand-tout, offert comme un animal rare capturé et mis en cage. Il serait le premier à l'observer directement, dans sa plus haute résolution. Dans ses rêves, il s'était même autorisé à répéter la manière dont il le décrirait. Il débuterait par l'évocation des efforts d'imagination et d'ingéniosité qu'avait exigés son invention. Les problèmes qu'il avait surmontés. Ce serait son heure de gloire !

Mais à la place, l'hypocrite instrument lui fit croire que le grand-tout était plus loin, plus grand, complexe et fracturé que ce qu'il avait escompté. Et de plus, il se déplaçait : soit trop lentement, soit trop rapidement pour que l'instrument lui en donne une image fidèle. Si seulement il avait su prendre ce rejet avec humilité !

II

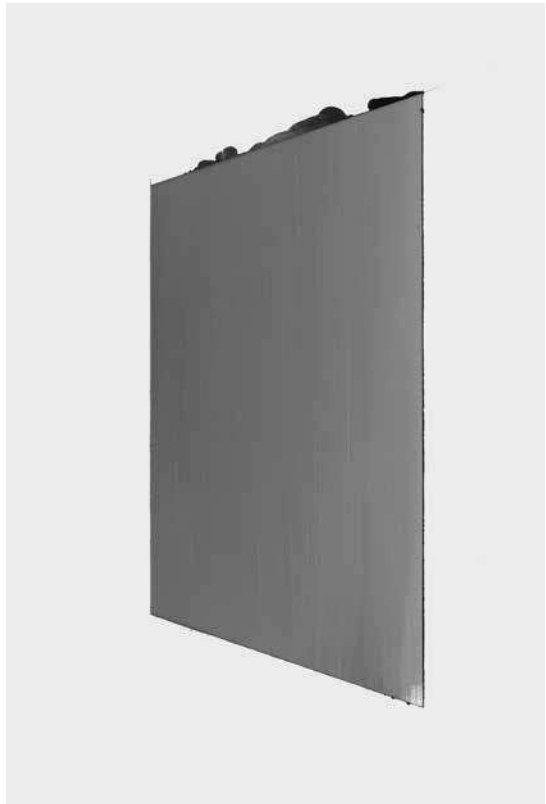
Les hommes primitifs comprenaient manifestement le grand-tout. Les paysages mentaux qu'ils exploraient en étaient des répliques exactes. Ce n'est que plus tard que

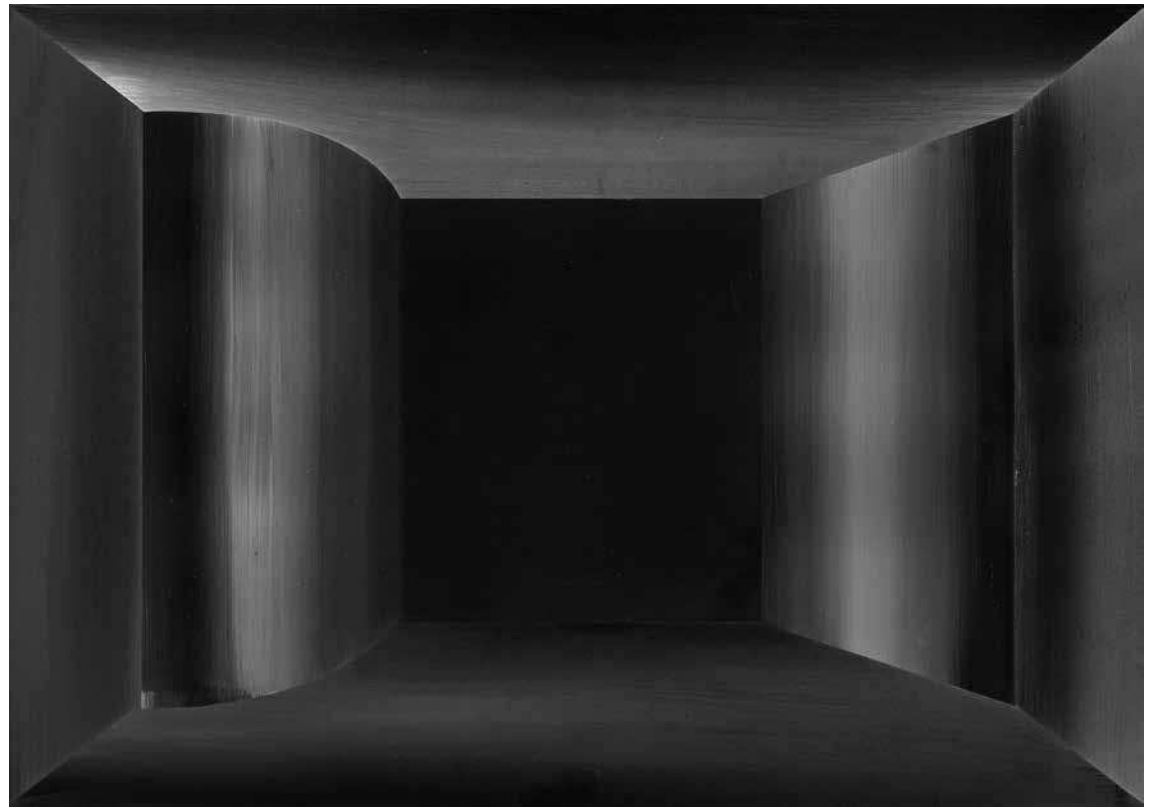
ces peuples permirent aux instruments d'altérer leur vision. Les instruments ne sont pas des voyants, mais des créateurs. Les instruments se contentent de reproduire les images programmées par ceux qui les ont conçus. Un instrument conçu pour déterminer la plus haute altitude à laquelle un humain peut respirer indique l'altitude exacte du plus haut sommet connu sur Terre. Est-ce une coïncidence ? Certainement pas : l'instrument fait l'emplacement ! Si quelqu'un était capable de convaincre de l'existence d'un sommet plus élevé, l'instrument serait immédiatement réajusté aux dimensions de ce nouveau paysage mental.

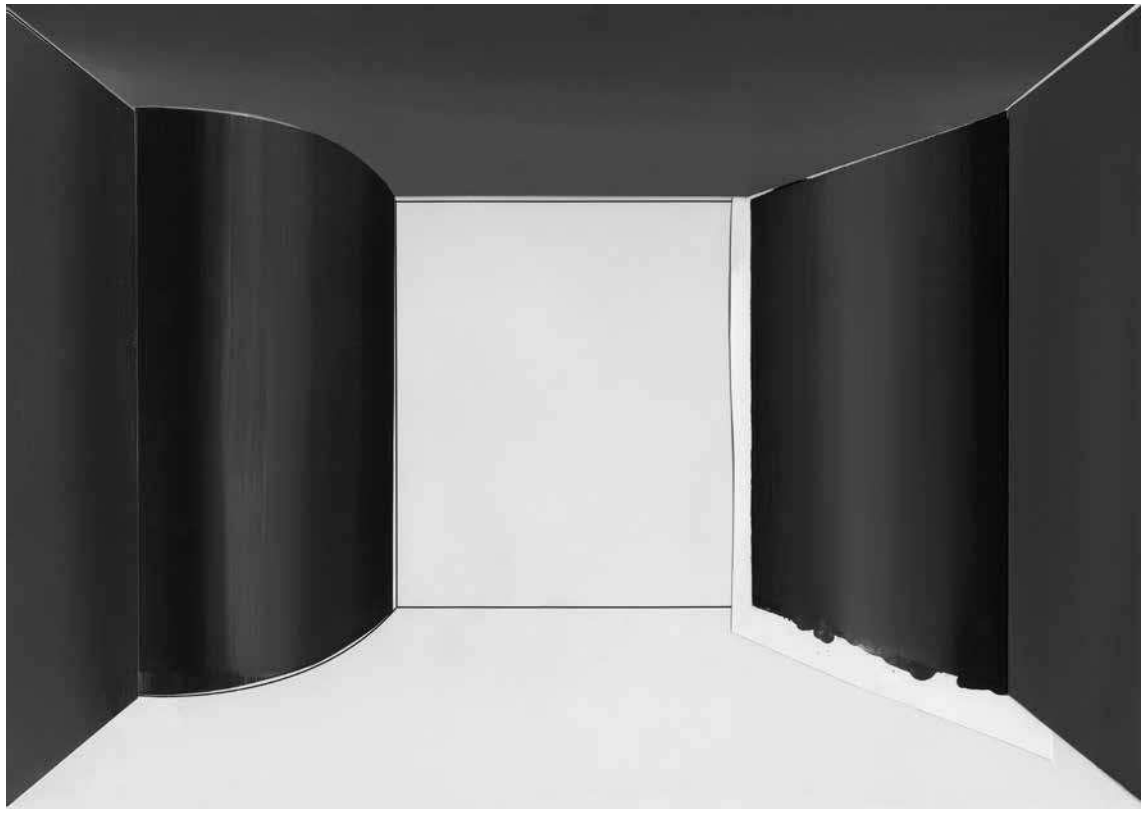
Les télescopes sont des instruments destinés à percer des trous toujours plus petits dans la surface bleu nuit du ciel. Les torches sont des instruments servant à projeter des auréoles de jour dans la nuit. Les lentilles sont des instruments servant à rapetisser ou agrandir les bâtiments. Les microscopes sont des instruments servant à donner des poils plus fins et plus grotesques à l'abdomen lisse d'un insecte. Et ainsi de suite. Les accélérateurs de particules sont peut-être différents. Les accélérateurs de particules sont apparemment des instruments servant à faire se mouvoir les choses les plus minuscules imaginables à la vitesse d'un clignement d'œil humain. Quand vous clignez des yeux, elles bougent ! Un instrument aussi sophistiqué a-t-il été inventé dans le seul but de pointer les limites pathétiques de l'imagination humaine ?

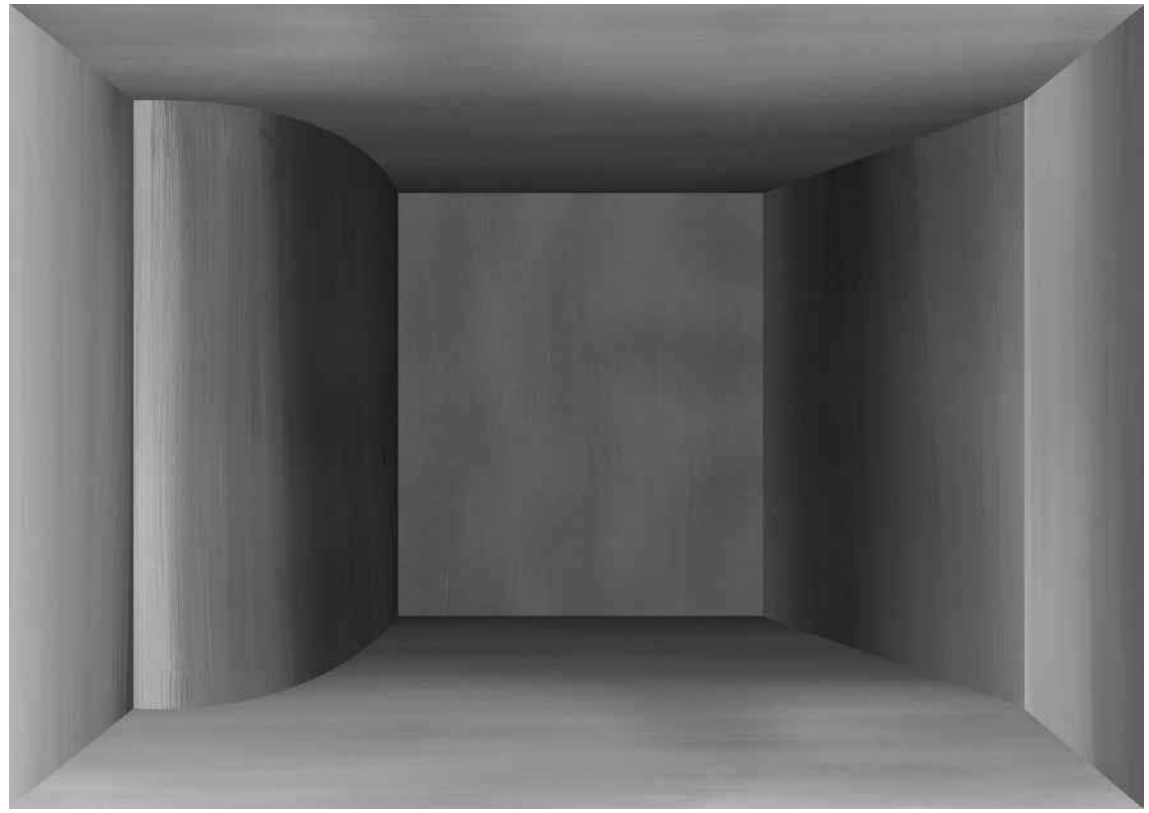
Tout cela à cause de l'homme-télescope. Incapable ou rétif à songer à ses propres limites, il décida de construire un plus gros télescope. L'imbécile. Sa vanité enfle au rythme de ces instruments toujours plus complexes. Un microscope à l'optique perfectionnée. Une lentille plus sophistiquée. Un accélérateur de particules plus rapide dont la fabrication nécessitera dix mille scientifiques ! Voilà comment les instruments se reproduisent. Et pendant ce temps, l'imaginaire collectif s'en retourne à ses songes monotones et passifs.











WORKSPACE

I

I was convinced that it would be possible to encounter all-there-is in that simple, off-white interior. It was half a year since I had moved my work to the room where I was living, intending finally to dedicate myself to it. My souvenirs had become a substantial collection and I soon had to confront the problem of how to store them. At first it was energising to see them all together. I spread them out on the floor and allowed a composition to emerge organically, moving outward from some incidental cluster. There was nobody else around to inconvenience so why not? Sometimes a small opening of space between two souvenirs would suggest the scale and character of a third, and actually initiate its production. It was novel for me to be in constant relation to them. Some had fronts, while others could be understood from any perspective. I found I could stimulate my thinking by having one turn its back on a group that it had been in abstract dialogue with, creating a new field for the composition.

Inconsistencies in their appearance antagonised the tidy part of my mind. Some early souvenirs had graphic marks on their surfaces. If they had been made quickly, in a state of inspiration, they might reuse card with printing on it, or exhibit fragments of drawings and measurements. I set out to remake some of that kind

with the mirrored card and tape that were at the time my preferred materials. Later I found a very thin foil tape whose reflections were more uniform, and so began a second series of remakes that, again, I would eventually abandon. In a period without sleep, I decided to cover the entire collection with a bone-coloured modelling plaster. To suppress their constant competing for my attention. I was considerably invested in this work before I realised that it brought consistency at the cost of introducing very unhelpful anachronisms in my own experience of the souvenirs.

II

I became so agitated by these concerns that I frequently lost full days to inertia. Placing a new souvenir required awkward and time-consuming reorganisation of the whole. Congestion in the arrangement manifested directly in my thinking. I felt waves of tension in my hands and fingers brought on by the micro-gestures of handling souvenirs in such close proximity to each other. I accepted any temporary solution that occurred to me, relieved to be able to get back to work. For example, the souvenirs in card were light and could be suspended from the ceiling on clear nylon thread. They would rotate subtly. At first I was indifferent to that, but ultimately I could not abide it.

I made wooden trays of various sizes onto which I placed smaller groupings of souvenirs, forcing myself not to bother with minor reconfigurations. This simplified the

process of rearranging the room. When space was tight again I went further, making simple boxes in grey board to exactly contain each souvenir. I could stack the boxes while still feeling that I was respecting the uniqueness of each souvenir. I would leave one face of a box open so that the souvenir could remain visible or be rotated to face the stack. This particular intervention afforded me several productive months, but I could not ignore how the boxes gradually undermined the interiority — the most meaningful quality! — of my souvenirs.

III

I needed to take a longer break from my work and devise a scheme to rid me of these difficulties permanently. I considered two options. To remake the entire collection at 1:2 scale, or to build some kind of large rack permanently into the room. I had an inkling that the first option would not be good for my state of mind. In any case it would likely be as ineffective as the abandoned resurfacing projects, which had taught me that inconsistencies in individual souvenirs gave the whole its appearance of a true enquiry. A search for knowledge, not some trivial exercise in display.

The rack had an imposing presence in the room. I decided that it should occupy the centre of the space so that I could access it on all sides. I used wood with some pre-cast metal supports at the corners. It was built into the room, fixed at floor and ceiling. Some of the souvenirs were still loosely mounted on trays, others could be grouped on various sheet materials that I had around the room and placed directly on the supports. This meant there was no need for fixed shelves, and I designed the rack as an open space frame that could be easily reconfigured. At the top of each face I attached a roll of thin transparent plastic film that came down like a blind. I expected to feel proud as I moved around it. But it put me in contorted positions, had me edging around the sides of my own room. It made me clumsy and inconvenienced me. I could not get enough distance from it to achieve the vital mental transition from making to reviewing the work. It created in the room the atmosphere of an archive and I felt that as an annihilation.

ESPACE DE TRAVAIL

I

J'étais convaincu de pouvoir trouver le grand-tout dans ce simple intérieur blanc cassé. Cela faisait une demi-année que j'avais déplacé mon travail dans la pièce où je vivais, enfin décidé à m'y consacrer. Mes souvenirs étaient devenus une collection substantielle et j'allais bientôt devoir me confronter au problème de leur stockage. Au départ, les voir ainsi rassemblés était stimulant. Je les étendais sur le sol et laissais une composition émerger de manière organique, née d'un regroupement accidentel. Pourquoi pas, vu qu'il n'y avait personne à déranger dans les parages ? Parfois, un mince intervalle séparant deux souvenirs suggérait l'échelle et le caractère d'un troisième, et allait jusqu'à lancer sa production. Cette relation constante que j'entretenais avec eux était quelque chose de nouveau pour moi. Certains avaient une face avant, d'autres s'appréhendaient sous n'importe quel angle. J'ai découvert que je pouvais stimuler ma pensée en faisant tourner le dos d'un souvenir à un groupe qui entretenait un dialogue abstrait avec lui, créant ainsi un nouveau champ de composition.

Des incohérences liées à leur apparence venaient contrarier la part ordonnée de mon esprit. Certains souvenirs anciens avaient des traces graphiques sur leur surface. S'ils avaient été faits à la va-vite, lors d'un moment d'inspiration, d'autres reposaient sur des cartes déjà imprimées, ou encore présentaient des traces de dessins et de mesures. J'ai décidé de recréer certains d'entre eux avec des cartes et du ruban adhésif réfléchissants, qui à l'époque étaient mes matériaux favoris. Par la suite, j'ai trouvé un ruban d'aluminium très fin aux reflets uniformes, et ainsi a commencé une seconde série de remakes condamnés une fois encore à être abandonnés. Lors d'une période d'insomnie, j'ai décidé de recouvrir toute la collection avec une couche de plâtre de modelage couleur os. Afin de réprimer leur lutte constante pour mon attention. J'étais absorbé par ce travail, avant de me rendre compte que la cohérence qu'il m'offrait se faisait au prix d'anachronismes malvenus dans ma propre appréhension des souvenirs.

II

Ces préoccupations me tourmentaient tellement que l'inertie me faisait régulièrement perdre des journées entières. La disposition d'un nouveau souvenir exigeait une inconfortable et prenante réorganisation de l'ensemble. La congestion de l'agencement se manifestait directement dans ma pensée. Je sentais des accès de tension dans mes mains et mes doigts, générés par les micro-gestes que nécessitait le maniement de ces souvenirs si proches les uns des autres. J'acceptais la moindre solution temporaire qui me venait à l'esprit, soulagé de pouvoir me remettre au travail. Par exemple, les souvenirs consignés sur des cartes étaient légers, si bien qu'on pouvait les suspendre au plafond à l'aide de fils en nylon transparent. Ils tournaient doucement sur eux-mêmes.

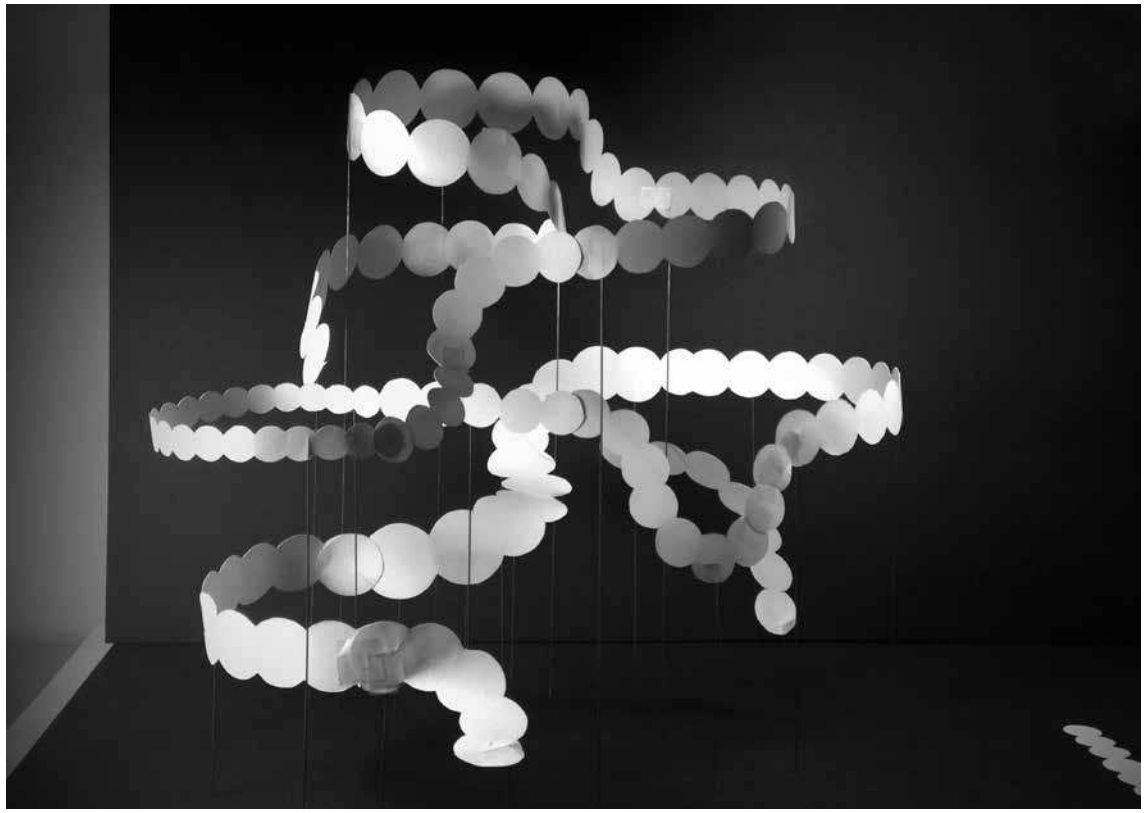
Cela me laissait indifférent au départ, mais au bout d'un certain temps, ça m'est devenu insupportable.

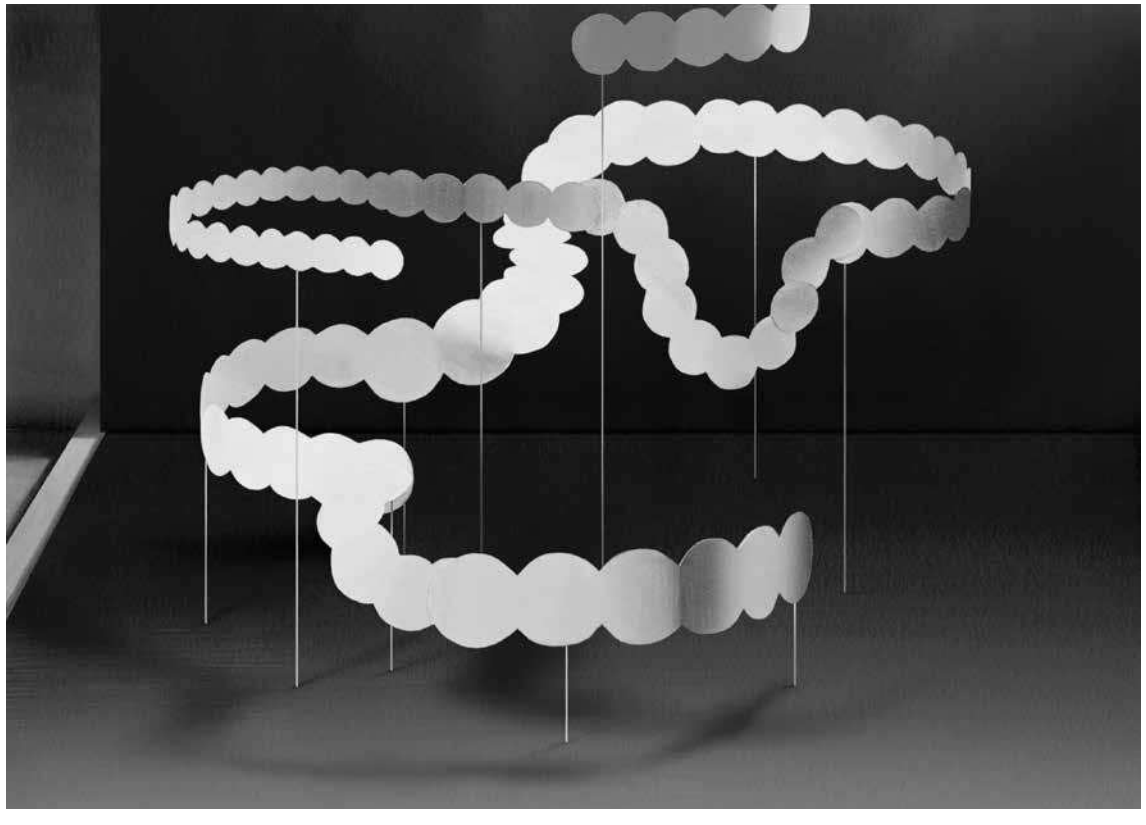
J'ai fabriqué des plateaux en bois de différentes tailles sur lesquels je disposais des souvenirs par petits groupes, en me forçant à ne pas m'embarrasser de réagencements mineurs. Cela m'a permis de simplifier la réorganisation de la pièce. Quand l'espace était de nouveau encombré, j'allais plus loin, fabriquant de simples boîtes en carton gris adaptées à chaque souvenir. Je laissais ces boîtes ouvertes sur une face pour que le souvenir reste visible ou puisse être pivoté pour faire face à la pile. Cette intervention m'a offert plusieurs mois fructueux, mais je ne pouvais ignorer la manière dont ces boîtes compromettaient progressivement l'intériorité — la qualité la plus significative ! — de mes souvenirs.

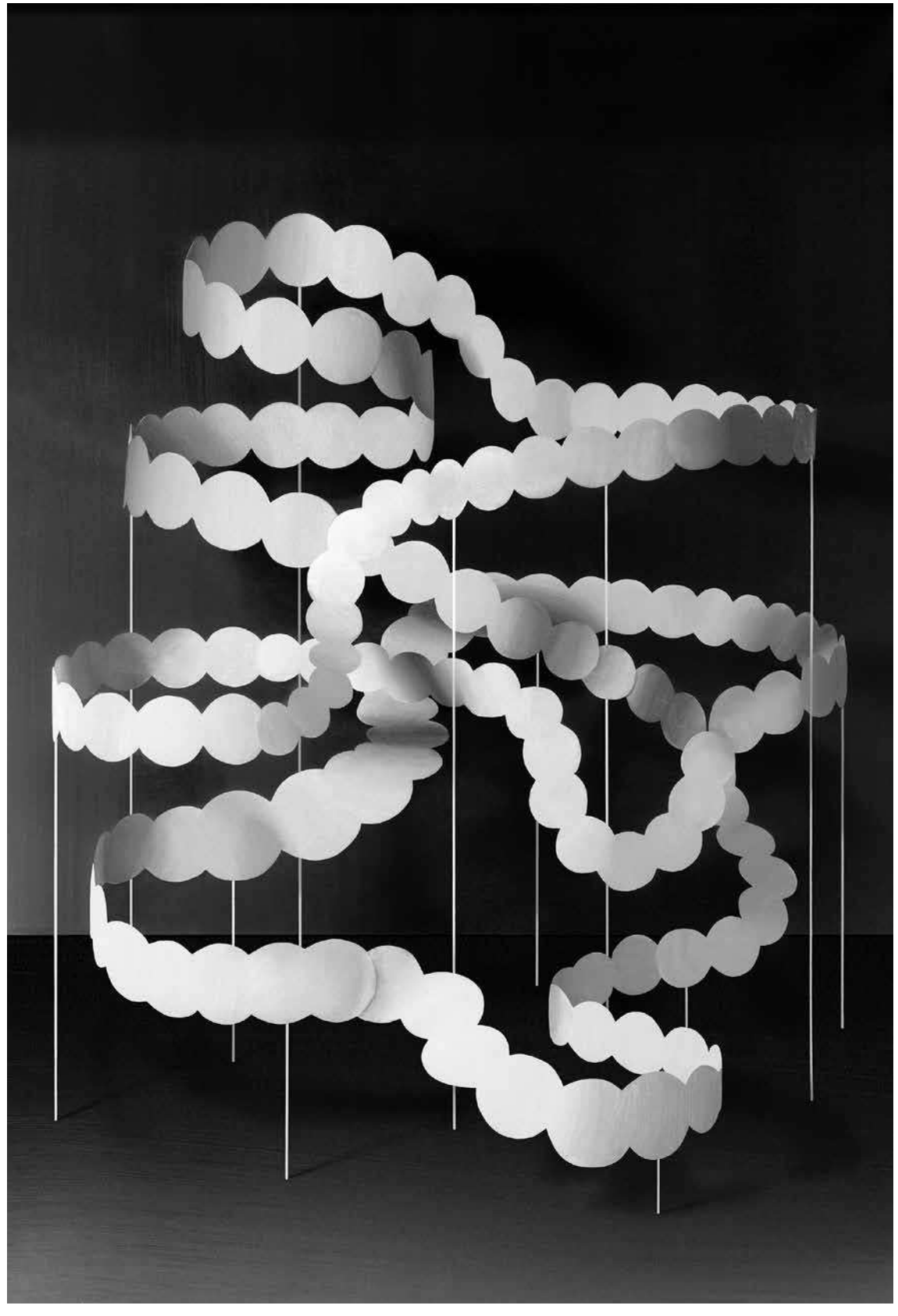
III

J'ai eu besoin d'interrompre plus longuement mon travail pour élaborer une stratégie qui me débarrasserait définitivement de ces difficultés. J'ai envisagé deux options. Reproduire la totalité de la collection à l'échelle 1:2, ou fabriquer un grand présentoir permanent dans la pièce. Quelque chose me disait que la première option n'était pas la bonne pour mon état d'esprit. Quoi qu'il en soit, elle se révélerait probablement aussi inefficace que mes projets de remodelage abandonnés, qui m'avaient appris que les incohérences des souvenirs individuels conféraient à l'ensemble son aspect de véritable enquête. Une recherche de savoir, et non un banal exercice d'exposition.

Le présentoir avait une présence imposante. J'ai décidé qu'il devait occuper le centre de l'espace, de sorte que je puisse y accéder de tous les côtés. J'ai utilisé du bois et des supports en métal préfabriqué pour les coins. Il a été construit dans la pièce, fixé au sol et au plafond. Certains souvenirs étaient toujours vaguement disposés sur des plateaux, d'autres regroupés sur des planches construites à l'aide des divers matériaux qui se trouvaient dans la pièce et déposées à même les supports. Je n'avais donc pas besoin d'étagères fixes, si bien que j'ai conçu le meuble à la manière d'une structure ouverte et modulable. Au sommet de chaque face, j'ai attaché un rouleau de film plastique transparent qui tombait comme un rideau. Je m'attendais à éprouver de la fierté en l'inspectant. Mais je devais me contorsionner et raser les murs de ma propre pièce. Il me rendait maladroit et m'incommodait. Je ne pouvais pas me reculer suffisamment pour opérer la transition mentale entre la fabrication et l'évaluation du travail. Le meuble faisait régner dans la pièce une atmosphère d'archive qui m'anéantit.







IMPEDIMENTS

I

At night, after the concentrated intensity of a day's making, I would sit at my table sanding the plaster surfaces of my souvenirs, smoothing their planes and angles, satisfying myself that they appeared as a unified scheme. I used a block of hardwood wrapped in fine sandpaper. I had shaped the block itself for quite a considerable time before accepting it as a tool. Its eight edges offered different effects: four right angles; one smooth round curve, one bevel, one deep bevel, and one curved inset.

Using this tool I regularly developed blisters on the inner fleshy surfaces of my fingers. To relieve the pressure and enable me to continue working I would peel off the rubbery, blistered skin, leaving areas of bright exposed flesh. I was fascinated to discover that these small wounds follow a consistent programme of repair. The exposed flesh would dry out overnight, possibly quickened by the plaster dust circulating in the room. This process began always at the outside of the wound, creeping inward, until — every time, incredible! — a perfect geometrical × remained at the centre. Its two intersecting lines finally fused, over several days, to produce a new, hard and insensitive surface. These inscriptions on my skin were timely. I took them as signs of a prototypical geometry latent in my body. Like the geometries that appeared when I gently pressed my fingers to my closed eyes. Those fizzing forms were more various and absorbing than the marks on my skin, but their mere relation reassured me.

II

I wasn't sleeping well. My nightly routines became irregular. The nature of whatever remained outside my room … unclear. But I should not give the impression of some manic focus. In fact my scheme of work also began to recede from my thinking. I would find myself stalled — for hours? — just turning the scalpel in my hand or rolling mucus between the tips of my fingers until it dried out and crumbled. My mucus was made unusually tacky by the plaster dust, and I found satisfaction when a piece slid out seeming fully to record the interior of my nasal cavity. How pathetic this seems now! Or I folded pieces of paper to make sharp points and pressed them into my skin until the paper buckled. These fidgeted movements became like grooves: powerful, circular, distractions.

Even these became difficult to perform. I could no longer maintain the unthinking motion. After each move inertia would bring me to a stop, requiring me to initiate the effort again. Of course in that frame of mind I never questioned what I was doing. The space around my table and chair became absolutely all-there-is. Complete and lacking nothing. I found that everything I needed was right to hand, without me ever having to think of it. When it got dark, I had a light. If I was cold I would

notice a blanket draped over the back of my chair. If I was thirsty there was a glass of water, my hand knew where reflexively. When some unforeseen problem with the work emerged, it would transpire that the solution was right there on the table, in the form of one of my special tools, and that the problem had been anticipated afterall.

OBSTACLES

I

La nuit, après une journée de travail intense et concentrée, je m'asseyais à ma table et ponçais les surfaces en plâtre de mes souvenirs, lissant leurs plans et leurs angles, satisfait de les voir former un ensemble unifié. J'utilisais un bloc de bois dur enveloppé dans une fine couche de papier de verre. J'avais façonné le bloc moi-même pendant un temps considérable avant d'accepter qu'il puisse me servir d'outil. Ses huit arêtes offraient différents effets : quatre angles droits ; une courbe ronde et lisse, un biseau, un autre, plus profond, et une indentation arrondie.

L'utilisation de cet outil me donnait souvent des ampoules sur les surfaces intérieures et charnues de mes doigts. Pour soulager la pression et continuer à travailler, je retirais la peau caoutchouteuse de la cloque, qui laissait la chair à vif et luisante. J'étais fasciné de découvrir que ces petites plaies subissaient un programme de réparation complet. La chair exposée séchait pendant la nuit, un processus probablement accéléré par les particules de plâtre qui circulaient dans la pièce. La réparation commençait systématiquement à la périphérie de la blessure, et progressait vers l'intérieur — à chaque fois, c'est incroyable ! — jusqu'à laisser un × parfaitement géométrique au centre de la plaie. Ses deux intersections finissaient par se réunir au bout de quelques jours pour former une surface ferme et insensible. Ces inscriptions

sur ma peau étaient bienvenues. Je les interprétais comme les signes d'une géométrie corporelle prototypique et latente. Comme les géométries qui apparaissaient quand j'appuyais doucement mes doigts contre mes yeux fermés. Ces formes remuantes étaient plus variées et captivantes que les marques sur ma peau, mais ce rapport suffisait à me rassurer.

II

Je ne dormais pas bien. Mes routines nocturnes sont devenues irrégulières. La nature de quoi que ce soit qui restait hors de ma pièce … vague. Mais je ne veux pas donner l'impression d'une attention maniaque. En réalité, mon régime de travail a commencé lui aussi à s'éloigner de ma pensée. Je me retrouvais — pendant des heures — à ne rien faire d'autre que jouer avec le scalpel dans ma main ou faire rouler du mucus entre mes doigts jusqu'à ce qu'il se dessèche et se désagrège. Mon mucus était généralement collant, à cause de la poussière de plâtre, et j'éprouvais de la satisfaction quand un morceau glissait en ressemblant à un moulage complet de toute ma fosse nasale. Comme tout cela est pathétique à présent !
Je pliais aussi des morceaux de papier pour en faire des pointes acérées que je pressais contre ma peau jusqu'à ce que le papier se déforme. Ces brefs mouvements nerveux sont devenus semblables à des sillons : puissants, circulaires — des distractions.

Ces gestes sont à leur tour devenus difficiles à effectuer. Je ne parvenais plus à maintenir le mouvement inconscient.

Après chaque geste, l'inertie me stoppait net, m'obligeant à réitérer mon effort. Bien sûr, dans cet état d'esprit, je n'ai jamais remis en question ce que je faisais. L'espace autour de ma table et de ma chaise est devenu le grand-tout. Absolu, complet, rien n'y manquait. J'ai découvert que tout ce dont j'avais besoin était à portée de main, sans même devoir y penser. Quand la nuit tombait, j'avais de la lumière. Si j'avais froid, je remarquais une couverture enroulée autour de mon dossier de chaise. Si j'avais soif, ma main se posait instinctivement sur un verre d'eau à proximité. Quand un problème imprévu se présentait dans mon travail, la solution était là, sur la table, sous la forme d'un de mes outils spéciaux : l'obstacle avait finalement été anticipé.

MIND WALKS compiles more than 900 images of selected works made by Karl Nawrot between 2004 and 2017. Edited and designed by Karl Nawrot, with a text written and typeset by James Langdon, translated by Jean-François Caro and proofread by Stéphanie Geel. Set in Janson and printed in an edition of 1000 copies by Printon Trükikoda on MB Prime and UPM Sol Matt. Published by Rollo Press and distributed by Idea Books. Supported by the Centre national des arts plastiques and the Centre national du graphisme, Chaumont. Thanks to Laurence Dalivoust, Jean-Michel Géridan, James Langdon and Urs Lehni.

MIND WALKS rassemble plus de 900 images d'une sélection de travaux réalisés par Karl Nawrot entre 2004 et 2017. Édité et conçu par Karl Nawrot, avec un texte écrit et typographié par James Langdon, traduit par Jean-François Caro et relu par Stéphanie Geel. Composé en Janson et imprimé à 1000 exemplaires par Printon Trükikoda sur MB Prime et UPM Sol Matt. Publié par Rollo Press et distribué par Idea Books. Soutenu par le Centre national des arts plastiques et le Centre national du graphisme, Chaumont. Merci à Laurence Dalivoust, Jean-Michel Géridan, James Langdon et Urs Lehni.

Rollo N° 55 www.rollo.press
ISBN 978-3-906213-23-1 © 2018
9783906213231